

André Wormuser

## RETOUCHES A SON RETOUR DE L'U. R. S. S. OU PROPOS D'UN PHARISIEN


Sous le titre trompeur de *Retouches*, qui fit croire à des amis de l'Union soviétique — aux plus simples d'entre eux — que M. Gide regrettait que le *Jour* et l'*Emancipation nationale* l'eussent trop vite adopté, l'auteur de *Retour de l'U.R.S.S.* accentue, renforce, motive ou croit motiver, précise ou croit préciser ses malédictions.

Au même instant — maudite précision! — paraît le livre, sans intérêt d'ailleurs, de l'un des cinq voyageurs que M. Gide se vante d'avoir invités à ses frais à l'accompagner en U.R.S.S. et qui, comme lui, partirent « ravis d'avance... tout aussi fervents que moi, conquis par l'U.R.S.S.... » L'un de ces cinq était notre cher Dabit, au nom de qui, sans aucune gêne, M. Herbart approuve M. Gide de parler. L'un des autres invités de M. Gide était M. Herbart, justement — M. Herbart qui, dans la prière d'insérer du livre-sœur de *Retouches*, nous est présenté comme ayant, antérieurement à ce voyage, vécu sept mois à Moscou où « il avait pu et dû voir beaucoup de choses, de celles que l'on cache volontiers ». Curieux ravissement, étrange ferveur!

Disons aussitôt que, dans ses retouches, M. Gide se montre plus royaliste que le roi, je veux dire plus antisoviétique que M. Herbart. M. Herbart écrit :

Commune.

1<sup>er</sup> Août 1937

 37

1423

... l'absence de chômage, la sécurité matérielle du lendemain pour tous, la prodigieuse soif de culture des masses, la sollicitude envers les enfants, la situation de la femme... tout ce qui rend sa dignité à la condition humaine et au travail, ce ne sont pas là de minces conquêtes.

M. Gide, surenchérissant sur M. Herbart et sans doute pour prouver la fragilité du témoignage humain, écrit : « plus de chômage, plus de prostitution, la femme devenue l'égal de l'homme, la dignité humaine reconquise, l'instruction répandue partout... l'on voit à l'examen chacun de ces beaux résultats s'effriter ».

Ainsi d'accord avec son jeune compagnon de voyage, M. Gide s'en prend à notre manque d'objectivité.

Et le plus significatif est le ton même de ce livre, l'accent de susceptibilité froissée, de hargne, de rancune, d'insulte, de trivialité voulue (« les copains », « la rigolade »), de haine impuissante, de rage aveugle, qui donne au mot « camarades », lorsque le cite M. Gide, le même son grinçant que dans les manchettes du *Matin*.

✱

M. Gide, à la fois, feint l'objectivité et feint de croire que nous attendions de lui la plus totale partialité. Double faute, puisque M. Gide s'attribue une vertu dont il n'est plus capable et nous attribue des intentions que nous n'avions pas.

La volonté de choisir entre les chiffres et les faits et de les interpréter selon une conclusion préconçue, volonté que je signalais déjà dans l'article que je publiai ici sur *Retour de l'U.R.S.S.*, est dans ce second livre plus évidente encore.

Par exemple, M. Gide, pour dresser un tableau complet des résultats « lamentables » de l'économie soviétique, emprunte ses citations à la *Pravda* des 8 août, 23 septembre, 12, 15, 18 novembre, 12 décembre. Mais aucun des articles de la *Pravda* relatant les succès du plan quinquennal n'est reproduit par M. Gide. Est-ce là objectivité?

Les habitations nouvelles sont-elles toutes inhabitables? Non, mais les « bâtisses » (M. Gide dit : bâtisses) sont « si négligemment construites qu'on s'attend à les voir *bientôt* inhabitables ». Pessimiste « on »! Dira-t-on cette fois que « les faits sont là »?

Il s'agit de « bientôt » et de ce « à quoi l'on s'attend ». Est-ce là objectivité?

Tel membre de l'Académie des sciences reconnaît-il ses erreurs? M. Gide écrit : « On le *force* à reconnaître... » Friedmann considère-t-il le stakhanovisme comme un moyen de relèvement des salaires? (Ce qui du reste est inexact : Friedmann considère le stakhanovisme comme la conséquence d'un attachement plus grand de l'ouvrier à son travail, le relèvement des salaires dérivant du stakhanovisme et ne le motivant pas.) M. Gide écrit :

Friedmann *s'efforce* de considérer le stakhanovisme comme un *habile* moyen de relèvement des salaires.

Friedmann, qui « s'efforce de », est donc présumé insincère, gratuitement. Est-ce là objectivité?

Si Piatakov et Radek se dressent contre Zinoviev, Kaménev et Smirnov, c'est « qu'on les dresse » contre ces derniers. La preuve? Nous sommes psychologues, nous devinons... Mieux : « on tient à les déshonorer avant de les fusiller à leur tour ». Or, n'est-ce pas M. Gide qui « déhonore » Piatakov en répandant le bruit qu'il « s'est laissé dresser »?

Qu'Essénine se soit tué pour des raisons sentimentales, « il se peut. Libre à nous d'imaginer quelque raison de reniement moins honorable ». Ce n'est pas qu'une raison moins honorable (pour l'U.R.S.S.) soit connue de M. Gide, mais qui lui interdit de « l'imaginer ». Et voilà l'objectivité!

Ces sollicitations de textes, de faits, de chiffres, et du lecteur sont innombrables. Que dirait M. Gide, pourtant, si nous écrivions : M. Gide s'efforce de prouver qu'il écrit *Retouches* en toute indépendance, « libre à sous d'imaginer quelque raison de reniement moins honorable »? Mais qui accepterait de s'abaisser à ces insinuations?

Le plus beau, dans cet ordre d'idées, est que :

Ceci reste pourtant : le peuple russe *paraît* heureux... Comment concilier cette *apparence* avec l'affreuse misère où l'on sait à *présent* que le plus grand nombre est plongé?

Ainsi la vérité est-elle extérieure aux hommes. Les Russes paraissent heureux — comme des personnages de M. Mauriac — mais ils ne savent pas, mais Dieu seul sait combien, au fond,

ils sont pitoyables et malheureux! M. Gide, cependant, invente une explication laïque :

... si tout paraît joyeux, c'est que tout ce qui n'est pas joyeux devient suspect — il est extrêmement dangereux d'être triste, ou du moins de laisser paraître sa tristesse.

Donc, le peuple chante, de crainte d'être déporté en Sibérie. Les milliers de Soviétiques que M. Gide a rencontrés le long des routes « touristiques », c'est-à-dire dans les rues de Moscou, de Léninegrad, de Tiflis, font semblant de rire, au passage de M. Gide, de peur d'être fusillés pour trotskisme. Cela n'est pas sérieux. C'est à croire que M. Gide est devenu sensible aux éloges de Clément Vautel.

Au fait, pourquoi sait-on (quel on?) « à présent »? Ah, oui, à présent qu'on a lu les livres *documentés* de MM. Kilbatchiche, Mercier et Trotski.

✱

Car M. Gide a été documenté — mieux : instruit. Il ne se perd plus dans « la forêt touffue des questions sociales » :

Ce n'est qu'après avoir écrit mon livre sur l'U.R.S.S. que j'ai achevé de m'instruire. Citrine, Trotski, Mercier, Yvon, Victor Serge, Legay, Rudolf, et bien d'autres m'ont apporté leur documentation.

« M'ont apporté » est charmant, surtout lorsqu'il s'agit de Trotski ou de M. Mercier, sans doute l'un et l'autre plus impartiaux et plus désintéressés que Charles Vildrac, Fisher, Feuchtwangler, Luc Durtain, vous ou moi. Mais M. Gide entend n'être renseigné que par les ennemis de l'Union soviétique<sup>1</sup>.

---

1. Si M. Gide a des informateurs suspects, il en a aussi de bouffons. Par exemple, Madame X... (vous savez bien, Madame X...!) qui dresse un réquisitoire dont voici quelques extraits : « Vingt ans après la Révolution, il existe toujours des wagons de 2<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> classes... » « Celui qui en est capable gagne davantage que son camarade qui l'envie parce qu'il est moins habile. » « L'ouvrier consciencieux et intelligent arrive à gagner plus que ses camarades. » « La période de reconstruction du pays... » « La liberté de la presse est abolie. La

M. Gide a été à ce point documenté que ses yeux, qui s'étaient ouverts en Union soviétique se sont, en France, écarquillés. Du moins, reconnaissait *Retour de l'U.R.S.S.*,

... ceci reste acquis : il n'y a plus, en U. R. S. S., l'exploitation du grand nombre pour le profit de quelques-uns. C'est énorme.

Mais *Retouches* retouche :

En effet, c'est énorme. *C'était* énorme. Mais cela cesse d'être exact.

Cela cessa d'être exact le jour où M. Gide fut renseigné par MM. Kilbatchiche, Trotski et Yvon, qui sont revenus d'U.R.S.S. longtemps avant lui. Mais si de telles informations modifient les impressions, les opinions de M. Gide, quel prix pouvons-nous attacher à *Retour de l'U.R.S.S.*?

Toujours est-il que c'est nous, « staliniens », que M. Gide accuse de lui avoir souhaité une partialité aveugle.

Si je m'étais contenté d'admirer, vous ne m'auriez pas fait ce reproche (de superficialité) et c'est pourtant alors que je l'aurais mérité... Vous ne me l'auriez pas reprochée (mon incompetence) si j'avais seulement loué l'U. R. S. S. et déclaré que tout y marchait à ravir.

Vraiment? Mais Vildrac, Durtain, Fisher, maints autres ont sur l'Union soviétique formulé des réserves, des critiques. Vous, vous avez écrit une phrase pour féliciter l'U.R.S.S. d'avoir édifié une société sans classes, et cent pages pour l'attaquer et la

---

partie criminelle n'y tient aucune place. Par contre, le jugement d'un crime politique peut occuper la presse entière pendant des jours et des jours. » Voyez-vous ces sauvages qui ne font aucune publicité à Jean Dabin ou au sadique de Belfort, et qui consacrent une page entière à la vie politique du pays! Mieux : « Le moindre fait des grands hommes soviétiques, aviateurs, hommes de science, politiciens, peut occuper les journaux pendant des semaines. » Des hommes de science, une honte, ma chère! Madame X... conclut : « Je ne donne pas dix ans avant que toutes les anciennes distinctions sociales aient de nouveau réapparu. » Il y a vingt ans que le *Matin* dit cela — et M. Gide, lui, affirme que ces distinctions ont d'ores et déjà ressuscité!

« Dieu veuille, écrit pieusement Madame X..., que notre France sache tracer avec équilibre et sagesse sa route nouvelle. »

*Amen* ! Et Dieu veuille qu'il en soit de même de M. André Gide!

dénoncer. Nous n'attendions de vous aucun parti pris d'enthousiasme. Nous vous demandions, au contraire, cette objectivité dont vous vous vantez *à tort*. Car vous n'appellez « observateurs impartiaux », que ceux dont « les abondants témoignages » sont venus « corroborer vos assertions ». Vous ne vous « fiez pas beaucoup aux chiffres officiels », et vous accusez Grenier d'avoir « accepté ces chiffres sans contrôle », mais vous ajoutez qu'ils « concordent mal avec les chiffres que donnent d'autres témoins assurément mieux renseignés pour avoir longtemps travaillé en U.R.S.S. ». Mieux renseignés que Grenier? Passe encore... Que le gouvernement soviétique? Et que reste-t-il de cette confrontation, sinon que vous tenez pour faux ce qu'affirme le gouvernement soviétique et pour indubitable ce qu'affirme M. Yvon? Vous-même, qu'avez-vous contrôlé?

« Il m'avait paru inutile, prétendez-vous, d'encombrer mon livre de rapports, de chiffres, de statistiques ». Mais pas du tout : vous écriviez au contraire : « Je n'entends rien aux questions économiques ». Vous ne dites plus mot de cette ignorance d'autrefois. Vous avez fait d'immenses progrès. Vous savez même toute l'importance qu'il convient d'attribuer au nombre de disques mis au rebut par l'usine de Noguinsk. Toutes nos félicitations!

C'est pourquoi nous excusons de grand cœur le néophyte que vous êtes lorsqu'il cite des chiffres incomplets. Par exemple : « Dans la seule ville de Moscou, 64.000 élèves sont forcés de doubler leurs classes ». Bien, mais la population de Moscou est presque égale à celle du département de la Seine. Combien cela représente-t-il d'élèves doublant leur classe *par classe*? Moins de quatre par classe de quarante élèves! Il ne serait pas moins intéressant de trouver en regard des chiffres « contrôlés » d'analphabètes que cite l'auteur le pourcentage d'analphabètes parmi les conscrits des Basses-Pyrénées, l'an dernier. Je crois savoir qu'il serait sensiblement plus élevé que celui-ci, que cite M. Gide : « La ville de Tachkent compterait (la statistique est rendue suspecte par ce conditionnel) 60.000 analphabètes ». Or, Tachkent, capitale du Turkestan, comptait avant la Révolution 160.000 habitants, dont un quart seulement étaient Russes. Elle compte (et non compterait) aujourd'hui 500.000 habitants. Soit, d'après un chiffre dont doute M. Gide lui-même, environ 12 % d'analphabètes. M. Gide, qui nous accuse de présenter « par aveuglement ou par

mauvaise foi » comme admirables « des résultats nettement piteux », présente donc comme piteux des résultats nettement admirables <sup>1</sup>.



M. Gide n'accorde plus grand place à la question du conformisme, ni même à celle de la liberté. Il dit cependant que « ce qu'on appelle l'opposition en U.R.S.S., c'est la libre critique, c'est la liberté de pensée ». Mais il dit aussi : « L'autocritique, si déficiente pour les questions de théorie et de principes, dès qu'il s'agit de la mise en œuvre du plan adopté, joue en plein ». Alors, ne serait-il pas plus vrai d'écrire : « Ce que M. Gide appelle libre critique, liberté de pensée, c'est l'opposition ». Mais sans doute M. Gide préférerait-il que le chef de l'opposition, disons M. Trotski, fût appointé par le gouvernement de l'U.R.S.S., tout comme le leader de l'opposition de Sa Majesté. Un tel libéralisme et une telle libéralité satisferaient peut-être M. Gide, sûrement son informateur, sir Walter Citrine.

Mais plus que la liberté, c'est l'égalité qui cette fois tient au cœur de M. Gide.

Il convient d'apprendre de M. Gide comment « on s'achemine à la formation d'une classe privilégiée », comment « le

---

1. Et que dire de cette plaisanterie absurde : « Dans telle ville (Koland)... le nombre des analphabets a été de 8.023 en mai, de 9.567 en août, de 11.014 le 15 septembre et de 11.645 le 1<sup>er</sup> octobre » (Ce qui montre à tout le moins l'intérêt que portent les autorités soviétiques à la lutte contre l'analphabétisme : En quelles campagnes d'Occident les analphabets sont-ils recensés à cette cadence?) « Espérons, ajoute spirituellement M. Gide, que la population de la ville augmente à *proportion*, par suite de l'immigration de gens venus de la campagne, sinon il faudrait conclure que ceux qui savaient lire désapprennent ». Or, comme il est bien évident que ceux qui savaient lire ne désapprennent point, il est non moins évident que la population de Kokand s'accroît. Mais M. Gide est-il à même de nous dire dans quelle proportion? Et si la proportion d'analphabets a cru ou décréu de mai à octobre? Si même cette proportion a augmenté, les nouveaux venus parmi les analphabets étant des paysans, la proportion d'analphabets n'a-t-elle pas, parallèlement, diminué dans leurs villages? Et le nombre total d'analphabets en Russie a-t-il changé par ce déplacement?

On dirait que M. Gide a désappris l'arithmétique...

surtravail des uns permet dans la société capitaliste *l'oisiveté* des autres » (comme si l'existence du banquier « qui travaille comme un nègre » était plus justifiée que celle du petit commerçant retiré des affaires!) et comment en U.R.S.S. « le surtravail des uns » permet « le sursalaire des autres ». S'il en était ainsi, il faudrait pour que disparaisse ce que M. Gide qualifie d'exploitation, que les salaires fussent parfaitement uniformes. C'est bien cette « égalité » que M. Gide allait chercher en U.R.S.S.. Que l'Union soviétique soit au monde le pays qui avantage le plus ses intellectuels, le met en défiance. « Ces faveurs mêmes » lui rappellent « des privilèges, des différences où (ii) pensait trouver l'égalité ».

Mais enfin, à qui la faute si M. Gide a pensé trouver en U.R.S.S. l'égalité? Que lisait-il, lui, membre du comité d'honneur des Amis de l'Union soviétique? Pas *Russie d'aujourd'hui*, où fut longuement traitée cette question de la différenciation des salaires; pas *l'Humanité* qui fit une grande place à cette question; ni les revues communistes. Alors?

Par ailleurs, des chiffres que cite M. Gide sont *insensés*. Citons un seul exemple : « la rémunération de la bureaucratie dévorait (on croirait lire le *Matin*) 8,5 % du revenu national avant la guerre, 19 % en 1927 ». Il suffit d'évoquer les assurances sociales, les institutions publiques, les écoles, l'industrie nationalisée, l'agriculture collectivisée, pour se demander ce que veut prouver M. Gide par le rapprochement de ces deux chiffres étrangers l'un à l'autre! Et que penser de cette accusation basée sur un chiffre de 1927!

En vérité, l'égalité dont rêve M. Gide est l'espoir d'un esprit religieux.

Sans réforme individuelle intérieure, écrit-il, nous voyons la société bourgeoise se reformer, le vieil homme reparaître et à nouveau s'épanouir.

Pensée religieuse, puisqu'elle implique que « le bourgeois qui est en nous » peut et doit s'amender de l'intérieur — mais contradictoire, car si le vieil homme reparaît lorsque la société bourgeoise se reforme, il s'agit d'empêcher cette société de se reformer, ce qui est un problème social et politique, et non une question de « réforme individuelle intérieure ».

Enfin, M. Gide se trompe s'il croit que l'ouvrier fait de l'ouvriérisme, de l'égalitarisme stupide. Le fossé creusé, chez nous,



entre manuels et intellectuels — intellectuels bourgeois, et devenus intellectuels parce que nés bourgeois, dans leur immense majorité — l'ouvrier le croit comblé dès qu'un intellectuel vient à lui. Il ne reproche à ce frère peu sûr ni son origine, ni sa classe, ni ses hésitations, ni son manque de culture et de compréhension politiques. Il juge bon, il juge normal que dans le monde à l'endroit l'intellectuel soit « avanta-gé ». Il applaudit l'intellectuel qui prend son parti. Par excès de confiance, il se trompe même souvent sur le compte de cet intellectuel. M. André Gide en sait quelque chose...

Non, l'égalité n'est pas au programme, aujourd'hui; du moins cette égalité parfaite. Aussitôt M. Gide parle « du sournois rétablissement des classes », de « cette nouvelle bourgeoisie qui se forme » et qui a « tous les défauts de la nôtre ». Une bourgeoisie se reformerait-elle, que, privée du capital, elle ne serait qu'une bourgeoisie selon Flaubert, non une bourgeoisie selon Marx. Pour M. Gide il y a bourgeoisie dès qu'il a « privilège » (ce qui est inexact, historiquement et politiquement) et qu'il y a privilège tant que subsiste la moindre inégalité. En somme, pour M. Gide, *on n'a pas commencé d'édifier le socialisme tant que le communisme n'est pas réalisé.*

Le Ciel — ou rien!



Ce caractère religieux<sup>1</sup> marque une phrase qui se veut héroïque : « Il n'y a pas de parti... qui me puisse empêcher de préférer au Parti même la vérité. »

Lorsqu'elle inspire un vaudeville, cette phrase héroïque devient le thème d'une farce où Max Dearly fut inégalable : *Toute la vérité...* Lorsqu'elle inspire un esprit religieux, elle devient : « Il n'y a pas d'église qui me puisse empêcher de préférer à l'Eglise même la parole que personnellement Dieu m'adresse », c'est-à-dire, selon le cas, le protestantisme ou le pharisaïsme. Lorsque cette phrase héroïque inspire un écrivain politique, elle témoigne de sa dangereuse incompréhension.

---

1. Il faut remarquer que de deux clercs, celui qui défend l'Eternel, Julien Benda, aboutit aux mêmes conclusions que ceux qui se réclament du matérialisme, tandis que seul s'écarte celui qui se réclamait à la fois de l'un et de l'autre!

Le politique est soucieux d'efficacité, non de jugement moral. Il ne se dit pas que la Nep c'était bien ou mal. Il est dans le combat. Il a choisi, en toute conscience, en toute lucidité, pour des raisons morales et sentimentales qu'André Gide sut exprimer, pour d'autres raisons aussi, économiques, logiques, qui voici quelques mois échappaient encore à M. Gide. Mais ayant choisi sa place de combat, *il n'est plus disponible*.

Certes, il est contraint d'être véridique, et même à ce point que si les trains arrivaient vraiment à l'heure en Italie fasciste, il ne saurait oublier pour cela Matteoti et Rosselli, l'Éthiopie asphyxiée, l'Espagne ensanglantée, Gramsci assassiné, et la misère du peuple italien, et l'exaltation de la guerre. Une page sur l'exactitude des trains? Soit, mais alors mille pages pour les crimes fascistes. Il est à ce point contraint d'être véridique que même si l'Union soviétique appelait cent fois plus de critiques que ne lui en adressent MM. Kilbatchiche, André Gide et Souvarine, il ne saurait oublier la paix sauvegardée, les peuples libérés, le capitalisme aboli, la prostitution et l'analphabétisme à peu près disparus, et Gorki, et Pavlov, et Gromov, et la Révolution poursuivie avec une rigueur si évidente — que tous les chiens que paie le fascisme international, tous les laquais de l'argent hurlent de joie lorsqu'un intellectuel oublie qu'il participe, non à un tournoi d'éloquence, mais au plus dur combat que jamais ait connu le monde.

Il ne lui est plus loisible de parler sans souci des résonances de ses paroles. Il ne s'est pas livré pieds et poings liés à un parti — non : mais il ne lui est plus permis de s'attaquer à ceux qui luttent contre les mêmes ennemis que lui. Nous sommes livrés, pieds et poings liés, à la cause de la liberté, de la paix, du prolétariat, et nous ne nous délierons pas. Nous ne frapperons pas nos alliés, nous ne frapperons pas le Parti communiste, nous ne frapperons pas l'Union soviétique. Toute notre volonté est tendue pour abattre le fascisme — et lui seul.

Nous ne servirons pas le fascisme. Lorsque M. Gide, attendri par le sort de ceux que frappe la justice soviétique, se plaint de ce que

... tous ceux à qui l'idée de justice et de liberté tient à cœur, *ceux qui combattent pour Thalman*, les Barbusses, les Romain Rolland, se sont tus, se taisent.

...une telle phrase prend parti *contre Thälmann*. Car elle

subvient « aux frais d'une intense propagande destinée à faire croire aux ouvriers de chez nous que les ouvriers russes sont heureux », (aussi heureux qu'ils paraissent l'être!). Enfin! enfin! voici l'or-de-Moscou. Or, quand bien même les salaires seraient nivelés en Union Soviétique, quand bien même « l'intense propagande » qui révolte M. Gide serait payée « par Moscou » (et M. Gide et M. Doriot sont avec M. Bardoux les derniers à le prétendre) cette « intense propagande » ne saurait être payée que par ce que M. Gide appelle « le surtravail ». C'est donc non le moyen, mais la fin que M. Gide condamne. M. Gide s'élève contre tout ce qui traduirait et contre tout ce qui traduit la solidarité internationale.

C'est dans une telle attitude que réside à l'heure actuelle le plus grave danger de fascisme, car l'ennemi du fascisme, c'est justement cette solidarité internationale dont Bergamin connaît les fruits, les uns précieux, d'autres amers. Brisez cette solidarité, séparez le prolétariat mondial de celui de l'Union soviétique, et tout est permis au fascisme. Et d'abord de se dire « socialisme ». Sans que s'en rende compte M. Gide qui se perd, ou du moins récemment se perdait « dans la forêt touffue des questions sociales ». Le fascisme seul peut bénéficier de la lutte « contre le mensonge bolchévique » auquel se sont entièrement consacrés MM. Kilbatchiche, Stéphane Lauzanne, André Gide, Léon Bailby, Herbart, Doriot, Yvon, de la Rocque, Trotski et Clément Vautel.



Il est deux questions que j'aurais voulu ne pas traiter : le désintéressement de M. Gide et l'obsession sexuelle dont témoigne, après *Retour de l'U.R.S.S.*, *Retouches*.

Il ne s'agit pas de moralité. Nous ne penserions pas à Corydon, si ce n'était trop souvent Corydon qui juge l'Union soviétique. Lorsque M. Gide écrit que « s'il faut en croire certain docteur de là-bas, l'U.R.S.S. est le pays où l'onanisme est le plus généralement pratiqué », nous nous rappelons en riant que Fernand Grenier est un jobard qui « accepte des statistiques non contrôlées », mais nous nous rappelons sans plaisir certaine note prudemment placée en bas de page, dans *Retour de l'U.R.S.S.*, et une bien grosse plaisanterie sur « le doigt de Lénine ». Et nous rapprochons M. Gide de M. Herbart qui, lui, conte sans broncher que « beaucoup de jeunes gens — hon-

nêtes communistes — sont dans ce cas; d'autres se bornent à dissimuler; certains s'engagent dans la voie de la contre-révolution». S'agit-il encore de l'onanisme? Non, mais cette fois de la loi concernant les homosexuels. Pour M. Gide, l'Union soviétique est un peuple prolifique de masturbateurs; pour M. Herbart, un peuple prolifique de pédérastes.

« Je vous assure qu'il y a dans mon aventure soviétique quelque chose de tragique », écrit M. Gide. N'exagérons rien : de tragi-comique. André Gide refusant les présents que Staline-Ataxerxès lui offrait *afin de le séduire* (c'est M. Gide qui souligne), ce n'est pas du Corneille, c'est du Palais-Royal. Y compris l'inévitable petit côté grivois... D'autre part, je suis suis de ceux qui ont refusé de se servir, contre André Gide, du bas prix de son premier livre, ou des profits qu'il en tira. Mais, dit M. Gide, « pourquoi ne dirais-je pas cela? » C'est-à-dire : « Eussè-je écrit sur l'U.R.S.S. et sur Staline un dithyrambe, quelle fortune! » Alors, pourquoi ne dirions-nous pas ceci : M. Gide eût-il écrit ce dithyrambe, que nul ne lui demandait, il n'eût encaissé en France (où son dithyrambe ne se fût pas mieux vendu que sa diatribe) qu'une faible partie de la « fortune » ainsi gagnée. Nul, que je sache, n'accusa M. Gide d'être payé. Que, de grâce, il ne se targue pas d'un désintéressement, d'une part tout naturel et qui ne permet pas à un écrivain, du reste aisé, de s'en vanter, et, d'autre part, assez semblable au renoncement de certain renard gascon, d'autres disent normand.

Et de même, lorsque M. Gide écrit de Romain Rolland « dont il tient la personne morale en haute estime » : « Cet aigle a fait son nid, il s'y repose », nous que choque le désintéressement hautement proclamé de M. Gide, nous répondons hautement que l'hérésie continue, que le non-conformisme absolu, que la disponibilité perpétuelle est *un nid*, lorsqu'il ne s'agit plus tant d'une réflexion, d'un détachement que d'une habitude, d'une attitude. Nous ne sommes pas dupes de cette tapageuse sincérité dont l'exhibition demande un si nombreux public. Nous admirons Jean-Jacques. Nous ne le croyons pas aveuglément.

\*  
\*\*

S'il nous fallait expliquer *Retouches*, nous signalerions d'abord son premier mouvement : « *Retour de l'U.R.S.S.* m'a valu nombre d'injures ». Or, cela est inexact. Jamais adversaire

ne fut traité avec plus d'égards, avec plus de vains égards. Quelle réponse M. Gide fit-il à l'article si clair, si irréfutable que Friedmann publia dans *Europe*? Aucune. Quelle réponse à l'article que Nizan « si intelligent d'ordinaire » publia dans *Vendredi*? Une phrase. Et je me souviens d'avoir parlé à Gide et, ici même, de Gide, courtoisement. Or, si Pierre Scize écrivit dans le style qui lui est propre un article violent, si les Jeunesses communistes du VII<sup>e</sup> ont cédé à une indignation due au moins autant à leur jeunesse qu'à leur conviction communiste, c'est à Pierre Scize que Gide répond longuement et aux Jeunesses communistes. Bon Pierre Scize, braves jeunes communistes! C'était d'injures que M. Gide avait soif. Ce masochisme explique bien des choses : l'égalité, c'est en tant que privilégié qu'il la souhaite, non pour des raisons raisonnables, politiques, sociales — si les étrangers (certains étrangers d'ailleurs, non l'ouvrier qui sou à sou a économisé le prix d'un voyage à Moscou) paient des « papyros » à cinq roubles, M. Gide, à qui les cigarettes sont offertes s'indigne : il voudrait être privé de cet avantage. Ce qu'il va chercher, non en U.R.S.S., mais en Russie, c'est Dostoïewski, qui, dit-il, « reste si représentatif ». Tu ne me chercherai pas si tu ne m'avais déjà trouvé. Et Dostoïewski lui sera très précieux pour l'aider à interpréter « le bonheur apparent » du peuple russe.

Non, *Retour de l'U.R.S.S.* n'a pas valu à M. Gide les injures qu'il en attendait. Mais beaucoup d'éloges au contraire, dont on aimerait se persuader qu'il ne les attendait pas.

J'entends bien que M. Gide affirme crânement : « Que l'on tire parti de mes écrits, je ne peux l'empêcher, et même lorsque je le pourrais, je ne le désirerais point ». Il convient cependant de noter que c'est là *la seule phrase* de ces cent pages où M. Gide montre qu'il n'ignore point le parti que de son livre tira ce ON qui collabore au *Jour*, au *Matin*, à *Candide*, à *Gringoire* et au *Journal*, sous le pseudonyme de Clément Vautel. Or, la question n'est pas de savoir si M. Gide désirait empêcher que l'on tirât parti de son livre, mais s'il n'a pas fait en sorte que M. Bailby pût tirer parti de *Retour de l'U.R.S.S.*, s'il n'a tu, ou escamoté, ou réduit à une phrase rapide, ce qu'il ne désapprouvait pas en Union soviétique. Ni Fisher, ni Vildrac, par exemple, n'ont écrit un dithyrambe sans ombre. Pourtant, les fascistes n'ont point cité leurs ouvrages; les fascistes n'ont pas souci de pousser les hésitants à lire des ouvrages *de bonne foi*; pour que ces livres

soient sans danger, il faut à tout le moins que la lumière soit très atténuée, les ombres très accentuées. M. Gide s'est évertué à faciliter à M. Bailby l'exploitation de son livre. C'était grave, déjà — mais un esprit indulgent pouvait dire : « grave, mais involontaire ». Mais M. Gide n'a dans ses *Retouches* qu'une phrase embarrassée pour se séparer de M. Doriol.

Aussi bien M. Gide se trompe-t-il lorsqu'il écrit : « Je ne serai jamais une tranquillisante recrue, une recrue de tout repos ». M. Gide est pour le clan antisoviétique une recrue de tout repos, vraiment : qui donc pourrait ne pas rire d'un revirement ?

Que toute adhésion de sa part ne doive jamais être considérée que comme les prémisses possibles d'un abandon, Vaillant-Couturier n'en voulait rien croire, et M. Gide s'en navre. C'est que Vaillant-Couturier qui consentit à ce qu'exige de lui le combat, qui ne saurait sans s'interroger anxieusement s'entendre louer par les fascistes de France *et de Navarre*, Vaillant-Couturier qui ne pourrait écrire, lui, cent pages SANS QU'UNE SEULE FOIS LE NOM DE L'ESPAGNE PARAISSE SOUS SA PLUME, ne pouvait imaginer que M. Gide ne fût que cet homme-là.

Ce n'est pas peu de chose que l'absence de ce seul mot. A la fin de *Retour de l'U.R.S.S.*, Gide félicitait l'Union soviétique de l'aide qu'elle apportait à l'Espagne. Mais sans doute n'était-il pas alors suffisamment documenté. Aujourd'hui, parlant politiquement de l'Union soviétique et de la Révolution, M. Gide, écrivain français et qui se dit révolutionnaire, a pu, tout un livre durant, *ne pas penser un instant à l'Espagne*.

« J'ai préféré, dira-t-il, sur ce sujet douloureux... » Bergamin lui a répondu. Et ce qui rend tout article, sur *Retouches*, faible, et quelque peu inutile, c'est la voix de Bergamin criant de Madrid : « Celui-là nous a trahis ! ».

Et si M. Gide, dans ses « Retouches à mes retouches à mon retour de l'U.R.S.S. », prétend cette fois répondre à ceux qui, cette fois, l'auront traité sans ménagement, ils lui diront seulement : « Répondez à Bergamin... Lorsque l'Espagne vous aura pardonné, nous reprendrons la conversation ».

ANDRÉ WURMSER.

soient sans danger, il faut à tout le moins que la lumière soit très atténuée, les ombres très accentuées. M. Gide s'est évertué à faciliter à M. Bailby l'exploitation de son livre. C'était grave, déjà — mais un esprit indulgent pouvait dire : « grave, mais involontaire ». Mais M. Gide n'a dans ses *Retouches* qu'une phrase embarrassée pour se séparer de M. Doriol.

Aussi bien M. Gide se trompe-t-il lorsqu'il écrit : « Je ne serai jamais une tranquillisante recrue, une recrue de tout repos ». M. Gide est pour le clan antisoviétique une recrue de tout repos, vraiment : qui donc pourrait ne pas rire d'un revirement ?

Que toute adhésion de sa part ne doive jamais être considérée que comme les prémisses possibles d'un abandon, Vaillant-Couturier n'en voulait rien croire, et M. Gide s'en navre. C'est que Vaillant-Couturier qui consentit à ce qu'exige de lui le combat, qui ne saurait sans s'interroger anxieusement s'entendre louer par les fascistes de France *et de Navarre*, Vaillant-Couturier qui ne pourrait écrire, lui, cent pages SANS QU'UNE SEULE FOIS LE NOM DE L'ESPAGNE PARAISSE SOUS SA PLUME, ne pouvait imaginer que M. Gide ne fût que cet homme-là.

Ce n'est pas peu de chose que l'absence de ce seul mot. A la fin de *Retour de l'U.R.S.S.*, Gide félicitait l'Union soviétique de l'aide qu'elle apportait à l'Espagne. Mais sans doute n'était-il pas alors suffisamment documenté. Aujourd'hui, parlant politiquement de l'Union soviétique et de la Révolution, M. Gide, écrivain français et qui se dit révolutionnaire, a pu, tout un livre durant, *ne pas penser un instant à l'Espagne*.

« J'ai préféré, dira-t-il, sur ce sujet douloureux... » Bergamin lui a répondu. Et ce qui rend tout article, sur *Retouches*, faible, et quelque peu inutile, c'est la voix de Bergamin criant de Madrid : « Celui-là nous a trahis ! ».

Et si M. Gide, dans ses « Retouches à mes retouches à mon retour de l'U.R.S.S. », prétend cette fois répondre à ceux qui, cette fois, l'auront traité sans ménagement, ils lui diront seulement : « Répondez à Bergamin... Lorsque l'Espagne vous aura pardonné, nous reprendrons la conversation ».

ANDRÉ WURMSER.